

## L'an V de la révolution algérienne

Frantz Fanon



Publié pour la première fois en 1959 et sans cesse réédité depuis, ce « classique de la décolonisation » reste d'une profonde actualité pour comprendre les ressorts du mouvement d'émancipation qui conduisit à la guerre d'indépendance algérienne. Ce livre est né de l'expérience accumulée au cœur du combat, au sein du FLN. Car Frantz Fanon, né antillais et mort algérien (1925-1961), avait choisi de vivre et de lutter parmi des colonisés comme lui, en Algérie, pays du colonialisme par excellence. Texte militant, cet ouvrage fut aussi la première analyse systématique de la transformation qui s'opérait alors au sein du peuple algérien engagé dans la révolution.

Ce texte, parmi les tout premiers publiés aux Éditions François Maspero, décrit de l'intérieur les profondes mutations d'une société algérienne en lutte pour sa liberté. Ces transformations, la maturation politique et sociale, ignorées par les colons alors qu'elles étaient justement les fruits de la colonisation et de l'humiliation, présidèrent pourtant largement au processus qui mena à la guerre d'Algérie, « la plus hallucinante qu'un peuple ait menée pour briser l'oppression coloniale ».

### Frantz Fanon

(1925-1961) psychiatre antillais, militant de l'indépendance algérienne au sein du FLN, est notamment l'auteur de *Peau noire, masques blancs* (Seuil), *Les Damnés de la terre* et *Pour la révolution africaine*, *Écrits politiques*, à La Découverte.

En couverture : *Frantz Fanon*, de Mustapha Boutadjine, Paris, 2001. Graphisme-collage, 135 X 105 cm. Collection privée. Extrait du thème : « Black is toujours beautiful », galerie d'art Arcima, Paris. Avec l'aimable autorisation de l'artiste ([www.mustapha-boutadjine.com](http://www.mustapha-boutadjine.com)).

ISBN 978-2-7071-6763-7



9 782707 167637

8,50 €

L'an V de la révolution algérienne

Exspit

340



Frantz Fanon

La Découverte/Poche

# Frantz Fanon

## L'an V de la révolution algérienne



La Découverte

[www.editionsladecouverte.fr](http://www.editionsladecouverte.fr)  
9 bis, rue Abel-Hovelacque  
75013 Paris

*S. Rousseau*

L'an V  
de la révolution  
algérienne

DU MÊME AUTEUR

*Peau noire, masques blancs*, Seuil, 1952 ; rééd. Seuil, coll. « Points / Essais », 1971.

*Pour la révolution africaine*, Librairie François Maspero, coll. « Cahiers libres », 1964 ; rééd. La Découverte, 2001 et 2006.

*Les damnés de la terre*, Librairie François Maspero, 1961 ; 1968, avec la préface de Jean-Paul Sartre ; rééd. La Découverte, 2002.

*Frantz Fanon*

L'an V  
de la révolution  
algérienne



**La Découverte / Poche**

9 bis, rue Abel-Hovelacque  
75013 Paris

Cet ouvrage a été précédemment publié en 1959, sous le titre *L'An V de la révolution algérienne* dans la collection « Cahiers libres » (Maspero) et réédité dans la « Petite collection Maspero » en 1972 sous le titre *Sociologie d'une révolution*. La présente édition, tout en reprenant le titre primitif, reproduit l'ouvrage tel qu'il a été réédité en 1972 qui comportait notamment une introduction inédite de F. Fanon datant de 1959. Elle est complétée ici par un texte publié en annexe de l'édition de 1960 : « Pourquoi nous employons la violence... »

**S**i vous désirez être tenu régulièrement informé de nos parutions, il vous suffit de vous abonner gratuitement à notre lettre d'information bimensuelle par courriel, à partir de notre site [www.editionsladecouverte.fr](http://www.editionsladecouverte.fr), où vous retrouverez l'ensemble de notre catalogue.

ISBN 978-2-7071-6763-7

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

- © Éditions François Maspero, Paris, 1959, 1972.
- © Éditions La Découverte & Syros, Paris, 2001.
- © Éditions La Découverte, Paris, 2011.

## Introduction

La guerre d'Algérie entre bientôt dans sa sixième année. Personne parmi nous comme dans le monde ne soupçonnait, en novembre 1954, qu'il faudrait se battre pendant soixante mois avant d'obtenir que le colonialisme français desserre son étreinte et donne voix au peuple algérien.

Après cinq ans de lutte, aucune modification politique n'est intervenue. Les responsables français continuent de proclamer l'Algérie française.

Cette guerre a mobilisé le peuple dans sa totalité, l'a sommé d'investir en bloc ses réserves et ses ressources les plus cachées. [Le peuple algérien ne s'est pas donné de répit, car le colonialisme auquel il est confronté ne lui en a laissé aucun.] ✓

La guerre d'Algérie, la plus hallucinante qu'un peuple ait menée pour briser l'oppression coloniale.

Ses adversaires aiment affirmer que la révolution algérienne est composée de sanguinaires. Les démocrates dont elle avait la sympathie lui répètent, quant à eux, qu'elle a commis des erreurs.

Il est arrivé en effet que des citoyens algériens aient enfreint les directives des organismes dirigeants, et que des choses qu'il eût fallu éviter se soient déroulées sur le sol national. Presque toujours d'ailleurs, elles concernaient d'autres citoyens algériens.

Mais alors qu'a fait la révolution ? A-t-elle fui ses responsabilités ? N'a-t-elle pas sanctionné ces gestes qui risquaient d'altérer la vérité de notre combat ? M. Ferhat Abbas, président du Conseil du GPRA, n'a-t-il pas évoqué en public les mesures, parfois capitales, prises par la direction de la révolution ?

Et pourtant qui ne comprend psychologiquement ces subites violences contre les traîtres ou les criminels de guerre ? Les hommes qui ont fait la campagne au sein de la Première Armée française ont gardé des mois entiers le dégoût pour ces justiciers de la dernière heure qui déchargeaient leurs armes sur les collaborateurs. Ceux qui avaient fait l'île d'Elbe, la campagne d'Italie et le débarquement à Toulon étaient révoltés par ces règlements de comptes fratricides, illégaux et souvent honteusement menés. Nous n'avons cependant pas en mémoire de condamnation de maquisards pour exécutions sommaires précédées de tortures de civils désarmés.

Le Front de libération nationale n'a pas craint, dans les moments où le peuple subissait les assauts les plus massifs du colonialisme, de proscrire certaines formes d'action et de rappeler constamment aux unités engagées les lois internationales de la guerre. Dans une guerre de libération, le peuple colonisé doit gagner, mais il doit le faire proprement sans « barbarie ».

*Le peuple européen qui torture est un peuple déchu, traître à son histoire. Le peuple sous-développé qui torture assure sa nature, fait son travail de peuple sous-développé.* Le peuple sous-développé est obligé, s'il ne veut pas être moralement condamné par les « nations occidentales », de pratiquer le *fair-play*, tandis que son adversaire s'aventure, la conscience en paix, dans la découverte illimitée de nouveaux moyens de terreur.

Le peuple sous-développé doit à la fois prouver, par la puissance de son combat, son aptitude à se constituer en nation, et par la pureté de chacun de ses gestes, qu'il est, jusque dans les moindres détails, le peuple le plus transparent, le plus maître de soi. Mais tout cela est bien difficile.

Alors que dans la région de Mascara, il y a exactement six mois, plus de trente combattants encerclés et ayant épuisé leurs munitions, après s'être battus à coups de pierres, étaient faits prisonniers et exécutés devant le village, un médecin algérien, dans un autre secteur, détachait une mission aux frontières pour ramener sans délai des médicaments seuls capables d'enrayer la maladie d'un prisonnier français. Au cours du trajet, deux com-

battants algériens étaient tués. D'autres fois, des soldats sont affectés à une mission de diversion pour permettre à un groupe de prisonniers d'arriver indemnes au PC de la région.

Les ministres français Lacoste et Soustelle ont publié des photos dans le souci de salir notre cause. Certaines de ces photos montrent des choses faites par des membres de notre révolution. D'autres concernent quelques-uns des milliers de crimes dont se sont rendus coupables Bellounis et les harkis armés par l'armée française. Enfin et surtout, il y a ces dizaines de milliers d'algériens et d'Algériennes victimes des troupes françaises.

Non, ce n'est pas vrai que la révolution soit allée aussi loin que le colonialisme.

Mais nous ne légitimons pas pour autant les réactions immédiates de nos compatriotes. Nous les comprenons, mais nous ne pouvons ni les excuser ni les rejeter.

Parce que nous voulons d'une Algérie démocratique et renouée, parce que nous croyons qu'on ne peut pas s'élever, se libérer dans un secteur et s'enfoncer dans un autre, nous condamnons, le cœur plein de détresse, ces frères qui se sont jetés dans l'action révolutionnaire avec la brutalité presque physiologique que fait naître et qu'entretient une oppression séculaire.

Les gens qui nous condamnent ou qui nous reprochent ces franges obscures de la révolution ignorent le drame atroce du responsable qui doit prendre une sanction contre un patriote coupable par exemple d'avoir tué un traître notoire sans en avoir reçu l'ordre ou, chose plus grave, une femme, un enfant. Cet homme qui doit être jugé, sans code, sans loi, par la seule conscience que chacun a de ce qui doit se faire et de ce qui doit être interdit, n'est pas un homme nouveau dans le groupe de combat. Il a donné depuis plusieurs mois des preuves irrécusables d'abnégation, de patriotisme, de courage. Pourtant il faut le juger. Le responsable, le représentant local de l'organisme dirigeant, doit appliquer les directives. Il lui faut quelquefois être l'accusateur, les autres membres de l'unité n'ayant pas accepté la charge d'accuser ce frère devant le tribunal révolutionnaire.

Coups  
avant  
multitudes

attente  
"nature"

colonies  
doivent  
se  
montrer  
sup.

Comment  
conclure  
comment  
conclure

PAS  
d'excuse

qui  
c'est  
NOUS

Il n'est pas facile de conduire avec le minimum de failles, la lutte d'un peuple durement secoué par cent trente ans de domination contre un ennemi aussi décidé et aussi féroce que le colonialisme français.

Mme Christiana Lilliestierna, journaliste suédoise, s'est entretenue, dans un camp, avec quelques-uns des milliers d'Algériens réfugiés. Voici un extrait de reportage :

Le suivant de la chaîne est un garçon de sept ans marqué de profondes blessures faites par un fil d'acier avec lequel il fut attaché pendant que des soldats français maltraitaient et tuaient ses parents et ses sœurs. Un lieutenant avait tenu de force ses yeux ouverts, afin qu'il vît et qu'il se souvînt de cela longtemps...

Cet enfant fut porté par son grand-père pendant cinq jours et cinq nuits avant d'atteindre le camp.

L'enfant dit : « Je ne désire qu'une chose : pouvoir découper un soldat français en petits morceaux, tout petits morceaux. »

Eh bien cet enfant de sept ans, croit-on donc qu'il soit facile de lui faire oublier à la fois le meurtre de ses parents et sa vengeance énorme ? Cette enfance orpheline qui grandit dans une atmosphère de fin du monde, est-ce là tout le message que laissera la démocratie française ?

Personne ne supposait que la France allait pendant cinq ans défendre pied à pied ce colonialisme éhonté qui, sur le continent, fait pendant à son homologue d'Afrique du Sud. On ne soupçonnait pas davantage que le peuple algérien s'installerait dans l'Histoire avec autant d'intensité.

Aussi faut-il s'éviter les illusions. Les générations qui arrivent ne sont pas plus souples ni plus fatiguées que celles qui ont déclenché la fuite. Il y a, au contraire, raidissement, volonté d'être à la mesure des « dimensions historiques », souci de ne pas faire bon marché de centaines de milliers de victimes. Et il y a aussi appréciation exacte des dimensions du conflit, des amitiés et des solidarités, des intérêts et des contradictions de l'univers colonialiste.

Avoir un fusil, être membre de l'Armée de libération nationale est la seule chance qui reste à l'Algérien de donner à sa mort un sens.

La vie sous la domination, depuis longtemps est vide de signification...

De telles déclarations, quand elles sont faites par des membres du gouvernement algérien, n'expriment pas une erreur de jugement ou un « jusqu'au-boutisme ». C'est la constatation banale de la vérité.

Il y a en Algérie, en ce qui concerne le peuple algérien, une situation irréversible. Le colonialisme français lui-même s'en est rendu compte et il tente anarchiquement de suivre le mouvement historique. À l'Assemblée nationale française siègent quatre-vingts députés algériens. Mais aujourd'hui cela ne sert à rien.

Le collègue unique a été accepté par les ultras de la domination mais, en 1959, cela paraît dérisoire eu égard aux dimensions extraordinaires prises par la conscience nationale algérienne. Interrogez n'importe quelle femme ou n'importe quel homme sur toute la surface de la terre et demandez-lui si le peuple algérien n'a pas déjà acquis le droit d'être vingt fois indépendant. Personne, en 1959, en dehors de ces Français qui ont entraîné leur pays dans cette horrible aventure, qui ne souhaite la fin de cette tuerie et la naissance de la nation algérienne.

Mais enfin, aucune issue n'est en vue et nous savons que l'armée française prépare dans les mois qui viennent une série d'offensives. La guerre continue.

Les hommes ont alors le droit de s'interroger sur les raisons de cet entêtement. On a le devoir de comprendre cet enfoncement dans la guerre qui rappelle par tant de côtés la complaisance dans le morbide. Nous voulons montrer dans cette première étude que sur la terre algérienne est née une nouvelle société. Les hommes et les femmes d'Algérie, aujourd'hui, ne ressemblent ni à ceux de 1930, ni à ceux de 1954, ni déjà à ceux de 1957. La vieille Algérie est morte.

Tout ce sang innocent qui jaillit à pleines artères sur le sol national a fait lever une nouvelle humanité et personne ne doit ignorer ce fait.

Après avoir affirmé qu'elle ne « livrerait pas aux Arabes un million de ses fils », la France proclame aujourd'hui qu'elle n'abandonnera jamais le Sahara et ses ressources. De tels arguments n'ont évidemment aucune valeur pour l'Algérien. Il répond en effet que la richesse d'un pays ne peut constituer une excuse à son oppression.

Nous montrerons que la forme et le contenu de l'existence nationale existent déjà en Algérie et qu'aucun retour en arrière ne saurait être envisagé. Alors que dans beaucoup de pays coloniaux c'est l'indépendance acquise par un parti qui informe progressivement la conscience nationale diffuse du peuple, en Algérie c'est la conscience nationale, les misères et les terreurs collectives qui rendent inéluctable la prise en main de son destin par le peuple.

L'Algérie est virtuellement indépendante. Les Algériens se considèrent déjà souverains.

Il reste à la France à la reconnaître. C'est évidemment le plus important. Mais cette situation aussi est importante. Elle gagne à être connue, car elle limite fondamentalement les espoirs militaires ou politiques du colonialisme français.

Pourquoi le gouvernement français ne met-il pas fin à la guerre d'Algérie ? Pourquoi refuse-t-il de négocier avec les membres du gouvernement algérien ? Telles sont les questions qu'un homme honnête, en 1959, est amené à se poser.

Ce n'est pas assez de dire que le colonialisme est encore puissant en France. Ce n'est pas suffisant de dire que le Sahara a modifié les données du problème.

Tout cela est vrai, mais il y a autre chose. Il nous semble qu'en Algérie le point capital où trébuchent les bonnes volontés et les gouvernements français est la minorité européenne. C'est pourquoi nous avons consacré tout un chapitre à cette question.

L'Algérie est une colonie de peuplement. La dernière colonie de peuplement à avoir fait parler d'elle a été l'Afrique du Sud. On sait dans quel sens.

Les Européens d'Algérie n'ont jamais tout à fait désespéré de rompre avec la France et d'imposer leur loi d'airain aux Algériens. C'est l'unique constante de la politique colonialiste en Algérie. Aujourd'hui, l'armée française est gagnée à cette idée. Aussi ne faut-il pas prendre au sérieux les rumeurs de paix qui éclosent çà et là.

La France fera la paix en Algérie en renforçant sa domination sur l'Algérie *ou en brisant les féodalités européennes d'Algérie*. Hors ces deux solutions, il faut que la paix lui soit imposée internationalement par les Nations unies ou militairement par les forces algériennes.

On voit donc que la paix n'est pas pour demain. Nous montrerons que la France ne peut pas recommencer sa domination en Algérie. Même si cette domination devait être allégée et dissimulée. Le gouvernement français est condamné à s'opposer à quelques centaines de criminels de guerre ou à couvrir de plus en plus le génocide qui sévit en Algérie.

Les autorités françaises ne nous font pas sourire quand elles déclarent que « la rébellion est forte de 25 000 hommes ». Que valent tous les chiffres en face de la sainte et colossale énergie qui maintient en ébullition tout un peuple ? Même s'il est prouvé que nos forces ne dépassent pas 5 000 hommes, mal armés, quelle valeur une telle connaissance peut-elle avoir puisque avec un million d'armes nous ferions encore des mécontents et des aigris. Des centaines de milliers d'autres Algériens et Algériennes ne pardonneraient pas aux responsables de ne pas les enrôler, de les laisser désarmés. Que serait le gouvernement algérien s'il n'avait le peuple derrière lui ?

Les autorités françaises ont récemment reconnu officiellement l'existence d'un million d'algériens déplacés, regroupés. On voulait couper l'armée du peuple. On voulait, paraît-il, éviter le « pourrissement de l'Algérie ». Mais jusqu'où peut-on aller ?

Un million d'otages embarbelés et voici que l'alarme est donnée par les Français eux-mêmes : « Les médicaments n'agissent plus sur ces regroupés, tant est profond leur délabrement

physiologique. » Alors ? Le colonialisme se bat pour renforcer sa domination et l'exploitation humaine et économique. Il se bat aussi pour maintenir identiques l'image qu'il a de l'Algérien et l'image dépréciée que l'Algérien avait de lui-même. Eh bien, cela est depuis longtemps devenu impossible.

La nation algérienne n'est plus dans un ciel futur. Elle n'est plus le produit d'imaginations fumeuses et pétrées de fantasmes. Elle est au centre même de l'homme nouveau algérien. *Il y a une nouvelle nature de l'homme algérien*, une nouvelle dimension à son existence.

La thèse qui veut que se modifient les hommes dans le même moment où ils modifient le monde, n'aura jamais été aussi manifeste qu'en Algérie. Cette épreuve de force ne remodèle pas seulement la conscience que l'homme a de lui-même, l'idée qu'il se fait de ses anciens dominateurs ou du monde, enfin à sa portée.

Cette lutte à des niveaux différents renouvelle les symboles, les mythes, les croyances, l'émotivité du peuple. Nous assistons en Algérie à une remise en marche de l'homme.

Qui peut espérer arrêter ce mouvement essentiel ? Ne vaut-il pas mieux ouvrir les yeux et voir ce qu'il y a de grandiose, mais aussi de naturel dans cette démarche ?

Est-il donc encore, le temps où l'homme doit se battre et mourir pour avoir le droit d'être le citoyen d'une nation ?

N'est-elle pas grotesque et humiliante et obscène cette rubrique de « Français-musulmans » ?

Et cette misère, et cette indignité entretenue et arrosée chaque matin, n'y a-t-il pas là vraiment prétextes pour les crimes les plus étudiés ?

N'y a-t-il donc pas sur cette terre suffisamment de volontés pour imposer raison à cette déraison ?

L'éventualité d'une victoire sur la rébellion n'est plus à écarter, proclame le général Challe. Il ne faut pas ironiser. Tous les généraux en chef de toutes les guerres coloniales répètent les mêmes choses, mais comment ne comprennent-ils pas qu'aucune rébellion n'est jamais vaincue ? Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, vaincre une rébellion ?

On a voulu vaincre l'UPC, mais n'a-t-on pas donné l'indépendance au Cameroun ? La seule différence est que le colonialisme, avant de s'en aller, a multiplié au sein du peuple camerounais les demi-trahisons, les prévarications, les rancœurs. Aussi l'avenir du Cameroun est-il pour plusieurs années hypothéqué par une politique néfaste et apparemment subtile.

Nous voulons montrer dans ces pages, que *le colonialisme a définitivement perdu la partie en Algérie, tandis que, de toute façon, les Algériens l'ont définitivement gagnée.*

Ce peuple, perdu pour l'histoire, qui retrouve un drapeau, un gouvernement, reconnu déjà par de nombreux États, ne peut plus reculer maintenant. Ce peuple analphabète qui écrit les pages les plus belles et les plus émouvantes de la lutte pour la liberté ne peut pas reculer ni se taire.

Le colonialisme français doit savoir ces choses. Il ne doit plus ignorer que le gouvernement algérien peut mobiliser n'importe quand, n'importe quel Algérien. Même les nouveaux élus, inscrits de force sur les listes électorales de l'administration, démissionneraient sur un ordre du FLN. Il n'est pas jusqu'aux députés du 13-Mai qui puissent résister longtemps à la nouvelle autorité nationale. Alors ? Une armée peut à tout moment reconquérir le terrain perdu, mais comment réinstaller dans la conscience d'un peuple le complexe d'infériorité, la peur et le désespoir ? Comment supposer, comme les y invitait ingénument le général de Gaulle, que les Algériens « rentrent dans leurs foyers » ?

Quel sens peut avoir cette expression pour un Algérien d'aujourd'hui ?

Le colonialisme ignore les données véritables du problème. Il s'imagine qu'on apprécie notre puissance au nombre de nos mitraillettes lourdes. C'était vrai dans les premiers mois de 1955. Aujourd'hui, cela ne l'est plus.

D'abord parce que d'autres éléments pèsent sur l'histoire. Ensuite parce que les mitrailleuses et les canons ne sont plus les armes de l'occupant.

Les deux tiers de la population du monde sont prêts à donner à la révolution autant de mitrailleuses lourdes qu'il nous est

nécessaire. Et si l'autre tiers ne le fait pas, ce n'est nullement par désaccord avec la cause du peuple algérien. Bien au contraire, cet autre tiers lui fait constamment savoir qu'il lui accorde son soutien moral. Et il s'arrange pour l'exprimer concrètement.

La puissance de la révolution algérienne réside d'ores et déjà dans la mutation radicale qui s'est produite chez l'Algérien.

Le général de Gaulle, s'adressant aux ultras d'Algérie, déclarait dernièrement que « l'Algérie de papa est morte ». Cela est bien vrai. Mais il faut aller plus loin.

L'Algérie du grand frère est morte également. Il y a une nouvelle Algérie, une nation algérienne, un gouvernement algérien. Il faudra tôt ou tard se rendre à ces quelques évidences.

On verra dans ces pages les bouleversements survenus dans la conscience de l'Algérien. On verra les fissures à partir desquelles s'est remodelée la société européenne d'Algérie. On assiste en vérité à l'agonie lente mais certaine de la mentalité du colon.

D'où cette thèse que nous retrouverons souvent : *la mort du colonialisme est à la fois mort du colonisé et mort du colonisateur.*

Les rapports nouveaux, ce n'est pas le remplacement d'une barbarie par une autre barbarie, d'un écrasement de l'homme par un autre écrasement de l'homme. Ce que nous, Algériens, voulons, c'est découvrir l'homme derrière le colonisateur; cet homme, à la fois ordonnateur et victime d'un système qui l'avait étouffé et réduit au silence. Quant à nous, nous avons depuis de longs mois réhabilité l'homme colonisé algérien. Nous avons arraché l'homme algérien à l'oppression séculaire et implacable. Nous nous sommes mis debout et nous avançons maintenant. Qui peut nous réinstaller dans la servitude ?

Nous voulons une Algérie ouverte à tous, propice à tous les génies.

Cela nous le voulons et nous le ferons. Nous ne pensons pas qu'il existe quelque part une force capable de nous en empêcher.

Frantz FANON  
juillet 1959

## I

### L'ALGÉRIE SE DÉVOILE

Les techniques vestimentaires, les traditions d'habillement, de parement constituent les formes d'originalité les plus marquantes, c'est-à-dire les plus immédiatement perceptibles d'une société. À l'intérieur d'un ensemble, dans le cadre d'une silhouette déjà formellement soulignée, existent évidemment des modifications de détail, des innovations qui, dans les sociétés très développées, définissent et circonscrivent la mode. Mais l'allure générale demeure homogène et l'on peut regrouper de grandes aires de civilisation, d'immenses régions culturelles à partir des techniques originales, spécifiques, d'habillement des hommes et des femmes.

C'est à travers l'habillement que des types de sociétés sont d'abord connus, soit par les reportages et documents photographiques, soit par les bandes cinématographiques. Il y a ainsi des civilisations sans cravate, des civilisations avec pagne et d'autres sans chapeau. L'appartenance à une aire culturelle donnée est le plus souvent signalée par les traditions vestimentaires de ses membres. Dans le monde arabe, par exemple, le voile dont se drapent les femmes est immédiatement vu par le touriste. On peut pendant longtemps ignorer qu'un musulman ne consomme pas de porc ou s'interdit les rapports sexuels diurnes pendant le mois de ramadhan, mais le voile de la femme apparaît avec une telle constance qu'il suffit, en général, à caractériser la société arabe.

Dans le Maghreb arabe, le voile fait partie des traditions vestimentaires des sociétés nationales tunisienne, algérienne, marocaine ou libyenne. Pour le touriste et l'étranger, le voile délimite à la fois la société algérienne et sa composante

féminine<sup>1</sup>. Chez l'homme algérien, par contre, peuvent se décrire des modifications régionales mineures : *fez* dans les centres urbains, turbans et *djellabas* dans les campagnes. Le vêtement masculin admet une certaine marge de choix, un minimum d'hétérogénéité. La femme prise dans son voile blanc, unifie la perception que l'on a de la société féminine algérienne.

De toute évidence, on est en présence d'un uniforme qui ne tolère aucune modification, aucune variante<sup>2</sup>.

Le *haïk* délimite de façon très nette la société colonisée algérienne. On peut évidemment demeurer indécis et perplexe devant une petite fille, mais toute incertitude disparaît au moment de la puberté. Avec le voile, les choses se précisent et s'ordonnent. La femme algérienne est bien aux yeux de l'observateur : « Celle qui se dissimule derrière le voile. »

1. Nous ne mentionnons pas ici les milieux ruraux où la femme est souvent dévoilée. Il n'est pas davantage tenu compte de la femme kabyle qui, en dehors des grandes villes, n'utilise jamais le voile. Pour le touriste qui s'aventure rarement dans les montagnes, la femme arabe est d'abord celle qui porte le voile. Cette originalité de la femme kabyle constitue entre autres l'un des thèmes de la propagande colonialiste autour de l'opposition des Arabes et des Berbères. Consacrées à l'analyse des modifications psychologiques, ces études laissent de côté le travail proprement historique. Nous aborderons prochainement cet autre aspect de la réalité algérienne en acte. Contentons-nous ici de signaler que les femmes kabyles, au cours des cent trente années de domination ont développé, face à l'occupant, d'autres mécanismes de défense. Pendant la guerre de libération, leurs formes d'action ont également pris des aspects absolument originaux.

2. Un phénomène mérite d'être rappelé. Au cours de la lutte de libération du peuple marocain et principalement dans les villes, le voile blanc fit place au voile noir. Cette modification importante s'explique par le souci des femmes marocaines d'exprimer leur attachement à Sa Majesté Mohamed V. On se souvient, en effet, que c'est immédiatement après l'exil du roi du Maroc que le voile noir, signe de deuil, fit son apparition. Au niveau des systèmes de signification, il est intéressant de remarquer que le noir, dans la société marocaine ou arabe n'a jamais exprimé le deuil ou l'affliction. Conduite de combat, l'adoption du noir répond au désir de faire pression symboliquement sur l'occupant, donc de choisir logiquement ses propres signes.

Nous allons voir que ce voile, élément parmi d'autres de l'ensemble vestimentaire traditionnel algérien, va devenir l'enjeu d'une bataille grandiose, à l'occasion de laquelle les forces d'occupation mobiliseront leurs ressources les plus puissantes et les plus diverses, et où le colonisé déploiera une force étonnante d'inertie. La société coloniale, prise dans son ensemble, avec ses valeurs, ses lignes de force et sa philosophie, réagit de façon assez homogène en face du voile. Avant 1954, plus précisément depuis les années 1930-1935, le combat décisif est engagé. Les responsables de l'administration française en Algérie, préposés à la destruction de l'originalité du peuple, chargés par les pouvoirs de procéder coûte que coûte à la désagrégation des formes d'existence susceptibles d'évoquer de près ou de loin une réalité nationale, vont porter le maximum de leurs efforts sur le port du voile, conçu en l'occurrence comme symbole du statut de la femme algérienne. Une telle position n'est pas la conséquence d'une intuition fortuite. C'est à partir des analyses des sociologues et des ethnologues que les spécialistes des affaires dites indigènes et les responsables des Bureaux arabes coordonnent leur travail. À un premier niveau, il y a reprise pure et simple de la fameuse formule : « Ayons les femmes et le reste suivra. » Cette explicitation se contente simplement de revêtir une allure scientifique avec les « découvertes » des sociologues<sup>1</sup>.

Sous le type patrilinéaire de la société algérienne, les spécialistes décrivent une structure d'essence matrimoniale. La société arabe a souvent été présentée par les Occidentaux comme une société de l'extériorité, du formalisme et du personnage. La femme algérienne, intermédiaire entre les forces obscures et le groupe, paraît alors revêtir une importance primordiale. Derrière le patriarcat visible, manifeste, on affirme l'existence, plus capitale, d'un matriarcat de base. Le rôle de la mère algérienne, ceux de la grand-mère, de la tante, de la « vieille » sont inventoriés et précisés.

1. Voir annexe à la fin du présent chapitre.

### L'administration précise :

Si nous voulons frapper la société algérienne dans sa contexture, dans ses facultés de résistance, il nous faut d'abord conquérir les femmes ; il faut que nous allions les chercher derrière le voile où elles se dissimulent et dans les maisons où l'homme les cache.

C'est la situation de la femme qui sera alors prise comme thème d'action. L'administration dominante veut défendre solennellement la femme humiliée, mise à l'écart, cloîtrée... On décrit les possibilités immenses de la femme, malheureusement transformée par l'homme algérien en objet inerte, démonétisé, voire déshumanisé. Le comportement de l'Algérien est dénoncé très fermement et assimilé à des survivances moyenâgeuses et barbares. Avec une science infinie, la mise en place d'un réquisitoire type contre l'algérien sadique et vampire dans son attitude avec les femmes, est entreprise et menée à bien. L'occupant amasse autour de la vie familiale de l'Algérien tout un ensemble de jugements, d'appréciations, de considérants, multiplie les anecdotes et les exemples édifiants, tentant ainsi d'enfermer l'Algérien dans un cercle de culpabilité.

Des sociétés d'entraide et de solidarité avec les femmes algériennes se multiplient. Les lamentations s'organisent. « On veut faire honte à l'Algérien du sort qu'il réserve à la femme. » C'est la période d'effervescence et de mise en application de toute une technique d'infiltration au cours de laquelle des meutes d'assistantes sociales et d'animatrices d'œuvres de bienfaisance se ruent sur les quartiers arabes.

C'est d'abord le siège des femmes indigentes et affamées qui est entrepris. À chaque kilo de semoule distribué correspond une dose d'indignation contre le voile et la claustration. Après l'indignation, les conseils pratiques. Les femmes algériennes sont invitées à jouer un « rôle fondamental, capital » dans la transformation de leur sort. On les presse de dire non à une sujétion séculaire. On leur décrit le rôle immense qu'elles ont à jouer. L'administration coloniale investit des sommes impor-

tantes dans ce combat. Après avoir posé que la femme constitue le pivot de la société algérienne, tous les efforts sont faits pour en avoir le contrôle. L'Algérien, est-il assuré, ne bougera pas, résister à l'entreprise de destruction culturelle menée par l'occupant, s'opposera à l'assimilation, tant que sa femme n'aura pas renversé la vapeur. Dans le programme colonialiste, c'est à la femme que revient la mission historique de bousculer l'homme algérien. Convertir la femme, la gagner aux valeurs étrangères, l'arracher à son statut, c'est à la fois conquérir un pouvoir réel sur l'homme et posséder les moyens pratiques, efficaces, de déstructurer la culture algérienne.

Encore aujourd'hui, en 1959, le rêve d'une totale domestication de la société algérienne à l'aide des « femmes dévoilées et complices de l'occupant » n'a pas cessé de hanter les responsables politiques de la colonisation<sup>1</sup>.

Les hommes algériens, pour leur part, font l'objet des critiques de leurs camarades européens ou plus officiellement de leurs patrons. Il n'est pas un travailleur européen qui, dans le cadre des relations interpersonnelles du chantier, de l'atelier ou

1. Le travail d'approche est également réalisé dans les établissements scolaires. Assez rapidement, les enseignants, à qui les parents ont confié les enfants prennent l'habitude de porter un jugement sévère sur le sort de la femme dans la société algérienne. « On espère fermement que vous au moins, serez assez fortes pour imposer votre point de vue... » Des écoles de « jeunes filles musulmanes » se multiplient. Les institutrices ou les religieuses, à l'approche de la puberté de leurs élèves, déploient une activité véritablement exceptionnelle. Les mères sont d'abord touchées, assiégées et on leur confie la mission d'ébranler et de convaincre le père. On vante la prodigieuse intelligence de la jeune élève, sa maturité ; on évoque le brillant avenir réservé à ces jeunes avidités, et l'on n'hésite pas à attirer l'attention sur le caractère criminel d'une éventuelle interruption de la scolarité de l'enfant. On accepte de faire la part des vices de la société colonisée et l'on propose l'internat à la jeune élève, afin de permettre aux parents d'échapper aux critiques « de voisins bornés ». Pour le spécialiste des affaires indigènes, les anciens combattants et les évolués sont les commandos chargés de détruire la résistance culturelle d'un pays colonisé. Aussi, les régions sont-elles répertoriées en fonction du nombre d'« unités actives » d'évolution, donc d'érosion de la culture nationale qu'elles renferment.

du bureau, ne soit amené à poser à l'Algérien les questions rituelles : « Ta femme est-elle voilée ? Pourquoi ne te décides-tu pas à vivre à l'europpéenne ? Pourquoi ne pas emmener ta femme au cinéma, au match, au café ? »

Les patrons européens ne se contentent pas de l'attitude interrogative ou de l'invitation circonstanciée. Ils emploient des « manœuvres de Sioux » pour acculer l'Algérien, et exigent de lui des décisions pénibles. À l'occasion d'une fête, Noël ou Jour de l'An, ou simplement d'une manifestation intérieure à l'entreprise, le patron invite *l'employé algérien et sa femme*. L'invitation n'est pas collective. Chaque Algérien est appelé au bureau directorial et nommément convié à venir avec « sa petite famille ». L'entreprise étant une grande famille, il serait mal vu que certains viennent sans leurs épouses, vous comprenez, n'est-ce pas ?... Devant cette mise en demeure, l'Algérien connaît quelquefois des moments difficiles. Venir avec sa femme, c'est s'avouer vaincu, c'est « prostituer sa femme », l'exhiber, abandonner une modalité de résistance. Par contre, y aller seul, c'est refuser de donner satisfaction au patron, c'est rendre possible le chômage. L'étude d'un cas choisi au hasard, le développement des embuscades tendues par l'Européen pour acculer l'Algérien à se singulariser, à déclarer : « Ma femme est voilée, elle ne sortira pas » ou à trahir : « Puisque vous voulez la voir, la voici », le caractère sadique et pervers des liens et des relations, montrerait en raccourci, au niveau psychologique, la tragédie de la situation coloniale, l'affrontement pied à pied de deux systèmes, l'épopée de la société colonisée avec ses spécificités d'exister, face à l'hydre colonialiste.

Avec l'intellectuel algérien, l'agressivité apparaît dans toute sa densité. Le fellah, « esclave passif d'un groupe rigide », trouve une certaine indulgence devant le jugement du conquérant. Par contre, l'avocat et le médecin sont dénoncés avec une exceptionnelle vigueur. Ces intellectuels, qui maintiennent leurs épouses dans un état de semi-esclavage, sont littéralement désignés du doigt. La société coloniale s'insurge avec véhémence contre cette mise à l'écart de la femme algérienne. On s'in-

quiète, on se préoccupe de ces malheureuses, condamnées « à faire des gosses », emmurées, interdites.

En face de l'intellectuel algérien, les raisonnements racistes surgissent avec une particulière aisance. Tout médecin qu'il est, dira-t-on, il n'en demeure pas moins arabe... « Chassez le naturel, il revient au galop »... Les illustrations de ce racisme-là peuvent être indéfiniment multipliées. En clair, il est reproché à l'intellectuel de limiter l'extension des habitudes occidentales apprises, de ne pas jouer son rôle de noyau actif de bouleversement de la société colonisée, de ne pas faire profiter sa femme des privilèges d'une vie plus digne et plus profonde... Dans les grandes agglomérations, il est tout à fait banal d'entendre un Européen confesser avec aigreur n'avoir jamais vu la femme d'un Algérien qu'il fréquente depuis vingt ans. À un niveau d'appréhension plus diffus, mais hautement révélateur, on trouve la constatation amère que « nous travaillons en vain »... que « l'islam tient sa proie ».

En présentant l'Algérien comme une proie que se disputeraient avec une égale férocité l'islam et la France occidentale, c'est toute la démarche de l'occupant, sa philosophie et sa politique qui se trouvent ainsi explicitées. Cette expression indique en effet que l'occupant, mécontent de ses échecs, présente de façon simplifiante et péjorative, le système de valeurs à l'aide duquel l'occupé s'oppose à ses innombrables offensives. Ce qui est volonté de singularisation, souci de maintenir intacts quelques morceaux d'existence nationale, est assimilé à des conduites religieuses, magiques, fanatiques.

Ce refus du conquérant prend, selon les circonstances ou les types de situations coloniales, des formes originales. Dans l'ensemble, ces conduites ont été assez bien étudiées au cours des vingt dernières années ; on ne peut cependant affirmer que les conclusions auxquelles on est parvenu, soient totalement valables. Les spécialistes de l'éducation de base des pays sous-développés ou les techniciens d'avancement des sociétés attardées gagneraient à comprendre le caractère stérile et néfaste de toute démarche qui illumine préférentiellement un élément

quelconque de la société colonisée. Même dans le cadre d'une nation nouvellement indépendante, on ne peut, sans danger pour l'œuvre entreprise (non pour l'équilibre psychologique de l'autochtone), s'attaquer à tel ou tel pan de l'ensemble culturel. Plus précisément, les phénomènes de contre-acculturation doivent être compris comme l'impossibilité organique dans laquelle se trouve une culture, de modifier l'un quelconque de ses types d'exister, sans en même temps repenser ses valeurs les plus profondes, ses modèles les plus stables. Parler de contre-acculturation dans une situation coloniale est un non-sens. Les phénomènes de résistance observés chez le colonisé doivent être rapportés à une attitude de contre-assimilation, de maintien d'une originalité culturelle, donc nationale.

Les forces occupantes, en portant sur le voile de la femme algérienne le maximum de leur action psychologique, devaient évidemment récolter quelques résultats. Çà et là il arrive donc que l'on « sauve » une femme qui, symboliquement, est dévoilée.

Ces femmes-épreuves, au visage nu et au corps libre, circulent désormais, comme monnaie forte dans la société européenne d'Algérie. Il règne autour de ces femmes une atmosphère d'initiation. Les Européens surexcités et tout à leur victoire, par l'espèce de transe qui s'empare d'eux évoquent les phénomènes psychologiques de la conversion. Et, de fait, dans la société européenne, les artisans de cette conversion gagnent en considération. On les envie. Ils sont signalés à la bienveillante attention de l'administration.

Les responsables du pouvoir, après chaque succès enregistré, renforcent leur conviction dans la femme algérienne conçue comme support de la pénétration occidentale dans la société autochtone. Chaque voile rejeté découvre aux colonialistes des horizons jusqu'alors interdits, et leur montre, morceau par morceau, la chair algérienne mise à nu. L'agressivité de l'occupant, donc ses espoirs sortent décuplés après chaque visage découvert. Chaque nouvelle femme algérienne dévoilée annonce à l'occupant une société algérienne au système de défense en voie de dislocation, ouverte et défoncée.

Chaque voile qui tombe, chaque corps qui se libère de l'étreinte traditionnelle du *haïk*, chaque visage qui s'offre au regard hardi et impatient de l'occupant expriment en négatif que l'Algérie commence à se renier et accepte le viol du colonisateur. La société algérienne avec chaque voile abandonné semble accepter de se mettre à l'école du maître et décider de changer ses habitudes sous la direction et le patronage de l'occupant.

Nous avons vu comment la société coloniale, l'administration coloniale perçoivent le voile et nous avons esquissé la dynamique des efforts entrepris pour le combattre en tant qu'institution et les résistances développées par la société colonisée. Au niveau de l'individu, de l'Européen particulier, il peut être intéressant de suivre les multiples conduites nées de l'existence du voile, donc de la façon originale qu'a la femme algérienne d'être présente ou absente.

Pour un Européen non directement engagé dans cette œuvre de conversion, quelles réactions est-on amené à enregistrer ?

L'attitude dominante nous paraît être un exotisme romantique, fortement teinté de sensualité.

Et d'abord le voile dissimule une beauté.

Une réflexion – parmi d'autres – révélatrice de cet état d'esprit, nous a été faite par un Européen de passage en Algérie et qui, dans l'exercice de sa profession – il était avocat –, avait pu voir quelques Algériennes dévoilées. Ces hommes, disait-il, parlant des Algériens, sont coupables de couvrir tant de beautés étranges. Quand un peuple, concluait cet avocat, recèle de telles réussites, de telles perfections de la nature, il se doit de les montrer, de les exposer. À l'extrême, ajoutait-il, on devrait pouvoir les obliger à le faire.

Dans les tramways, dans les trains, une tresse de cheveux aperçue, un morceau de front, esquisse d'un visage « bouleversant », entretiennent et renforcent la conviction de l'Européen dans son attitude irrationnelle : la femme algérienne est la reine de toutes les femmes.

Mais également il y a chez l'Européen cristallisation d'une agressivité, mise en tension d'une violence en face de la femme

algérienne. Dévoiler cette femme, c'est mettre en évidence la beauté, c'est mettre à nu son secret, briser sa résistance, la faire disponible pour l'aventure. Cacher le visage, c'est aussi dissimuler un secret, c'est faire exister un monde du mystère et du caché. Confusément, l'Européen vit à un niveau fort complexe sa relation avec la femme algérienne. Volonté de mettre cette femme à portée de soi, d'en faire un éventuel objet de possession.

Cette femme qui voit sans être vue frustré le colonisateur. Il n'y a pas réciprocité. Elle ne se livre pas, ne se donne pas, ne s'offre pas. L'Algérien a, à l'égard de la femme algérienne, une attitude dans l'ensemble claire. Il ne la voit pas. Il y a même volonté permanente de ne pas apercevoir le profil féminin, de ne pas faire attention aux femmes. Il n'y a donc pas chez l'Algérien, dans la rue ou sur une route, cette conduite de la rencontre intersexuelle que l'on décrit aux niveaux du regard, de la prestance, de la tenue musculaire, des différentes conduites troublées auxquelles nous a habitués la phénoménologie de la rencontre.

L'Européen face à l'Algérienne veut voir. Il réagit de façon agressive devant cette limitation de sa perception. Frustration et agressivité ici encore vont évoluer en parfaite harmonie.

L'agressivité va se faire jour, d'abord dans des attitudes structurellement ambivalentes et dans le matériel onirique que l'on met en évidence indifféremment chez l'Européen normal ou souffrant de troubles névropathiques<sup>1</sup>.

1. Il faut signaler l'attitude fréquente, principalement des Européennes, à l'égard d'une particulière catégorie d'évoluées. Certaines femmes algériennes dévoilées, avec une rapidité étonnante et une aisance insoupçonnée réalisent de parfaites Occidentales. Les femmes européennes ressentent une certaine inquiétude devant ces femmes. Frustrées devant le voile, elles éprouvent une impression analogue devant le visage découvert, ce corps audacieux, sans gaucherie, sans hésitation, carrément offensif. La satisfaction de diriger l'évolution, de corriger les fautes de la dévoilée est non seulement retirée à l'Européenne, mais elle se sent mise en danger sur le plan de la coquetterie, de l'élégance, voire de la concurrence par cette... novice muée en professionnelle, catéchu-

Dans une consultation médicale par exemple, à la fin de la matinée, il est fréquent d'entendre les médecins européens exprimer leur déception. Les femmes qui se dévoilent devant eux sont banales..., vulgaires..., il n'y a vraiment pas de quoi en faire un mystère... On se demande ce qu'elles cachent.

Les femmes européennes règlent le conflit avec beaucoup moins de précaution. Elles affirment, péremptoirement, qu'on ne dissimule pas ce qui est beau, et décèlent dans cette coutume étrange une volonté « bien féminine » de dissimuler les imperfections. Et de comparer la stratégie de l'Européenne qui vise à redresser, à embellir, à mettre en valeur (l'esthétique, la coiffure, la mode) et celle de l'Algérienne, qui préfère voiler, cacher, cultiver le doute et le désir de l'homme. À un autre niveau, on avance qu'il y a volonté de tromper sur la « marchandise » et qu'à l'emballer on n'en modifie pas réellement sa nature, ni sa valeur.

Le matériel onirique fourni par les Européens précise d'autres thèmes privilégiés. J.-P. Sartre, dans ses *Réflexions sur la question juive*, a montré qu'au niveau de l'inconscient, la femme juive a presque toujours un fumet de viol.

L'histoire de la conquête française en Algérie relatant l'irruption des troupes dans les villages, la confiscation des biens et le viol des femmes, la mise à sac d'un pays, a contribué à la naissance et à la cristallisation de la même image dynamique. L'évocation de cette liberté donnée au sadisme du conquérant, à son érotisme, crée, au niveau des stratifications psychologiques de l'occupant, des failles, des points féconds où peuvent émerger à la fois des conduites oniriques et dans certaines occasions des comportements criminels.

mène transformée en propagandiste, la femme algérienne met en question l'Européenne. Cette dernière n'a d'autre ressource que de rejoindre l'Algérien qui avait avec férocité, rejeté les dévoilées dans le camp du mal et de la dépravation. « Décidément, diront les Européennes, ces femmes dévoilées sont tout de même des amoraux et des dévergondées. » L'intégration, pour être réussie, semble bien devoir n'être qu'un paternalisme continué, accepté.

C'est ainsi que le viol de la femme algérienne dans un rêve d'Européen est toujours précédé de la déchirure du voile. On assiste là à une double défloration. De même la conduite de la femme n'est jamais d'adhésion ou d'acceptation, mais de prosternation.

Chaque fois que l'Européen, dans des rêves à contenu érotique, rencontre la femme algérienne, se manifestent les particularités de ses relations avec la société colonisée. Ces rêves ne se déroulent ni sur le même plan érotique ni au même rythme que ceux qui mettent en jeu l'Européenne.

Avec la femme algérienne, il n'y a pas de conquête progressive, révélation réciproque, mais d'emblée, avec le maximum de violence, possession, viol, quasi-meurtre. L'acte revêt une brutalité et un sadisme paranévrotiques même chez l'Européen normal. Cette brutalité et ce sadisme sont d'ailleurs soulignés par l'attitude apeurée de l'Algérienne. Dans le rêve, la femme-victime crie, se débat telle une biche et, défaillante, évanouie, est pénétrée, écartelée.

Il faut également souligner dans le matériel onirique un caractère qui nous paraît important. L'Européen ne rêve jamais d'une femme algérienne prise isolément. Les rares fois où la rencontre s'est nouée sous le signe du couple, elle s'est rapidement transformée par la fuite éperdue de la femme qui, inéluctablement, conduit le mâle « chez les femmes ». L'Européen rêve toujours d'un groupe de femmes, d'un champ de femmes, qui n'est pas sans évoquer le gynécée, le harem, thèmes exotiques fortement implantés dans l'inconscient.

L'agressivité de l'Européen va également s'exprimer dans des considérations sur la moralité de l'Algérienne. Sa timidité et sa réserve vont se transformer selon les lois banales de la psychologie conflictuelle en leur contraire et l'Algérienne sera hypocrite, perverse, voire authentique nymphomane.

On a vu que très rapidement la stratégie coloniale de désagrégation de la société algérienne, au niveau des individus, accordait une place de premier plan à la femme algérienne. L'acharnement du colonialiste, ses méthodes de lutte

vont naturellement provoquer chez le colonisé des comportements réactionnels. Face à la violence de l'occupant, le colonisé est amené à définir une position de principe à l'égard d'un élément autrefois inerte de la configuration culturelle autochtone. C'est la rage du colonialiste à vouloir dévoiler l'Algérienne, c'est son pari de gagner coûte que coûte la victoire du voile qui vont provoquer l'arc-boutant de l'autochtone. Le propos délibérément agressif du colonialiste autour du *haïk* donne une nouvelle vie à cet élément mort, parce que stabilisé, sans évolution dans la forme et dans les coloris, du stock culturel algérien. Nous retrouvons ici l'une des lois de la psychologie de la colonisation. Dans un premier temps, c'est l'action, ce sont les projets de l'occupant qui déterminent les centres de résistance autour desquels s'organise la volonté de pérennité d'un peuple.

C'est le blanc qui crée le nègre. Mais c'est le nègre qui crée la négritude. À l'offensive colonialiste autour du voile, le colonisé oppose le culte du voile. Ce qui était élément indifférencié dans un ensemble homogène acquiert un caractère tabou, et l'attitude de telle Algérienne en face du voile sera constamment rapportée à son attitude globale en face de l'occupation étrangère. Le colonisé, devant l'accent mis par le colonialiste sur tel ou tel secteur de ses traditions, réagit de façon très violente. L'intérêt mis à modifier ce secteur, l'affectivité inverse par le conquérant dans son travail pédagogique, ses prières, ses menaces tissent autour de l'élément privilégié un véritable univers de résistances. Tenir tête à l'occupant sur cet élément précis, c'est lui infliger un échec spectaculaire, c'est surtout maintenir à la « coexistence » ses dimensions de conflit et de guerre latente. C'est entretenir l'atmosphère de paix armée.

À l'occasion de la lutte de libération, l'attitude de la femme algérienne, de la société autochtone à l'égard du voile va subir des modifications importantes. L'intérêt de ces innovations réside dans le fait qu'elles ne furent à aucun moment comprises dans le programme de la lutte. La doctrine de la révolution, la

stratégie du combat n'ont jamais postulé la nécessité d'une révision des comportements à l'égard du voile. On peut affirmer d'ores et déjà que, dans l'Algérie indépendante, de telles questions ne seront pas soulevées, car dans la pratique révolutionnaire le peuple a compris que les problèmes se solutionnent dans le mouvement même qui les pose.

Jusqu'en 1955, le combat est mené exclusivement par les hommes. Les caractéristiques révolutionnaires de ce combat, la nécessité d'une clandestinité absolue obligent le militant à tenir sa femme dans une ignorance absolue. Au fur et à mesure de l'adaptation de l'ennemi aux formes du combat, des difficultés nouvelles apparaissent qui nécessitent des solutions originales. La décision d'engager les femmes comme éléments actifs dans la révolution algérienne ne fut pas prise à la légère. En un sens, c'est la conception même du combat qui devait être modifiée. La violence de l'occupant, sa férocité, son attachement délirant au territoire national amènent les dirigeants à ne plus exclure certaines formes de combat. Progressivement, l'urgence d'une guerre totale se fait sentir. Mais, engager les femmes ne correspond pas seulement au désir de mobiliser l'ensemble de la nation. Il faut allier harmonieusement l'entrée en guerre des femmes et le respect du type de la guerre révolutionnaire. Autrement dit, la femme doit répondre avec autant d'esprit de sacrifice que les hommes. Il faut donc avoir en elle la même confiance que l'on exige quand il s'agit de militants chevronnés et plusieurs fois emprisonnés. Il faut donc exiger de la femme une élévation morale et une force psychologique exceptionnelles. Les hésitations ne manquèrent pas. Les rouages révolutionnaires avaient pris une telle envergure, la machine marchait à un rythme donné. Il fallait compliquer la machine, c'est-à-dire augmenter ses réseaux sans altérer son efficacité. Les femmes ne pouvaient pas être conçues comme produit de remplacement, mais comme élément capable de répondre adéquatement aux nouvelles tâches.

Dans les montagnes, des femmes aidaient le maquisard à l'occasion des haltes ou des convalescences après une blessure

ou une typhoïde contractées dans le djebel. Mais décider d'incorporer la femme comme maillon capital, de faire dépendre la révolution de sa présence et de son action dans tel ou tel secteur, c'était évidemment une attitude totalement révolutionnaire. Asseoir la révolution en un point quelconque, sur son activité, était une option importante.

Une telle décision était rendue difficile pour plusieurs raisons. Pendant toute la période de domination incontestée, nous avons vu que la société algérienne, et principalement les femmes, a tendance à fuir l'occupant. La ténacité de l'occupant dans son entreprise de dévoiler les femmes, d'en faire une alliée dans l'œuvre de destruction culturelle, a renforcé les conduites traditionnelles. Ces conduites, positives dans la stratégie de la résistance à l'action corrosive du colonisateur, ont naturellement des effets négatifs. La femme, surtout celle des villes, perd en aisance et en assurance. Ayant à domestiquer des espaces restreints, son corps n'acquiert pas la mobilité normale en face d'un horizon illimité d'avenues, de trottoirs dépliés, de maisons, de voitures, de gens évités, heurtés... Cette vie relativement cloîtrée et aux déplacements connus, répertoriés et réglés, hypothèque gravement toute révolution immédiate.

Les chefs politiques connaissaient parfaitement ces singularités et leurs hésitations exprimaient la conscience qu'ils avaient de leurs responsabilités. Ils avaient le droit de douter du succès de cette mesure. Une telle décision n'allait-elle pas avoir des conséquences catastrophiques sur le déroulement de la révolution ?

À ce doute s'ajoutait un élément également important. Les responsables hésitaient à engager les femmes, n'ignorant pas la férocité du colonisateur. Les responsables de la révolution ne se faisaient aucune illusion sur les capacités criminelles de l'ennemi. Presque tous étaient passés par leurs geôles ou s'étaient entretenus avec les rescapés des camps ou des cellules de la police judiciaire française. Aucun d'eux n'ignorait le fait que toute Algérienne arrêtée serait torturée jusqu'à la mort. Il est relativement facile de s'engager soi-même dans cette voie et

d'admettre parmi les différentes éventualités celle de mourir sous les tortures. La chose est un peu plus difficile quand il faut désigner quelqu'un qui, manifestement risque cette mort de façon certaine. Or il fallait décider l'entrée de la femme dans la révolution; les oppositions intérieures se firent massives et chaque décision soulevait les mêmes hésitations, faisait naître le même désespoir.

Les observateurs, devant le succès extraordinaire de cette nouvelle forme de combat populaire, ont assimilé l'action des Algériennes à celle de certaines résistantes ou même d'agents secrets de services spécialisés. Il faut constamment avoir présent à l'esprit le fait que l'Algérienne engagée apprend à la fois d'instinct son rôle de « femme seule dans la rue » et sa mission révolutionnaire. La femme algérienne n'est pas un agent secret. C'est sans apprentissage, sans récits, sans histoire, qu'elle sort dans la rue, trois grenades dans son sac à main ou le rapport d'activité d'une zone dans le corsage. Il n'y a pas chez elle cette sensation de jouer un rôle lu maintes et maintes fois dans les romans, ou aperçu au cinéma. Il n'y a pas ce coefficient de jeu, d'imitation, présent presque toujours dans cette forme d'action, quand on l'étudie chez une Occidentale.

Ce n'est pas la mise au jour d'un personnage connu et mille fois fréquenté dans l'imagination ou dans les récits. C'est une authentique naissance, à l'état pur, sans propédeutique. Il n'y a pas de personnage à imiter. Il y a au contraire une dramatisation intense, une absence de jour entre la femme et la révolutionnaire. La femme algérienne s'élève d'emblée au niveau de la tragédie<sup>1</sup>.

La multiplication des cellules du FLN, l'étendue des tâches nouvelles, finances, renseignements, contre-renseignements,

1. Nous mentionnons ici les seules réalités connues de l'ennemi. Nous taisons donc les nouvelles formes d'action adoptées par les femmes dans la révolution. Depuis 1958, en effet, les tortures infligées aux militantes ont permis à l'occupant de se faire une idée de la stratégie-femme. Aujourd'hui, de nouvelles adaptations ont pris naissance. On comprend donc qu'on les taise.

formation politique, la nécessité de constituer pour une même cellule en exercice, trois ou quatre cellules de remplacement, de réserve, susceptibles d'entrer en activité à la moindre alerte concernant celle de premier plan, obligent les responsables à chercher d'autres éléments pour l'accomplissement de missions strictement individuelles. Après une dernière série de confrontations entre responsables et surtout devant l'urgence des problèmes quotidiens posés à la révolution, la décision est prise, d'engager concrètement l'élément féminin dans la lutte nationale.

Il faut insister encore une fois sur le caractère révolutionnaire de cette décision. Au début, ce sont des femmes mariées qui sont contactées. Mais assez rapidement ces restrictions seront abandonnées. On a d'abord choisi les femmes mariées dont les maris étaient militants. Par la suite, furent désignées des veuves ou des divorcées. De toute façon, il n'y avait jamais de jeunes filles. D'abord parce qu'une jeune fille même âgée de vingt ou vingt-trois ans, n'a guère l'occasion de sortir seule du domicile familial. Mais les devoirs de mère ou d'épouse de cette femme, le souci de restreindre au minimum les conséquences éventuelles de son arrestation et de sa mort et aussi le volontariat de plus en plus nombreux de jeunes filles conduisent les responsables politiques à faire un autre bond, à bannir toute restriction, à prendre appui indifféremment sur l'ensemble des femmes algériennes.

Pendant ce temps, la femme, agent de liaison, porteuse de tracts, précédant de cent ou deux cents mètres un responsable en déplacement, est encore voilée; mais à partir d'une certaine période, les rouages de la lutte se déplacent vers la ville européenne. Le manteau protecteur de la Kasbah, le rideau de sécurité presque organique que la ville arabe tisse autour de l'autochtone se retire, et l'Algérienne à découvert est lancée dans la ville du conquérant. Très rapidement elle adopte une conduite d'offensive absolument incroyable. Quand un colonisé entreprend une action contre l'opresseur, et quand cette oppression s'est exercée sous les formes de la violence exacerbée et continue comme en Algérie, il doit vaincre un

nombre important d'interdits. La ville européenne n'est pas le prolongement de la ville autochtone. Les colonisateurs ne se sont pas installés au milieu des indigènes. Ils ont cerné la ville autochtone, ils ont organisé le siège. Toute sortie de la Kasbah d'Alger débouche chez l'ennemi. De même à Constantine, à Oran, à Blida, à Bône.

Les villes indigènes sont, de façon concertée, prises dans l'état du conquérant. Il faut avoir en main les plans d'urbanisme d'une ville dans une colonie, avec en regard les appréciations de l'état-major des forces d'occupation, pour se faire une idée de la rigueur avec laquelle est organisée l'immobilisation de la ville indigène, de l'agglomération autochtone.

En dehors des femmes de ménage employées chez le conquérant, celles qu'indifféremment le colonisateur prénomme les « fatmas », l'Algérienne, la jeune Algérienne surtout, s'aventure peu dans la ville européenne. Les déplacements ont presque tous lieu dans la ville arabe. Et même dans la ville arabe, les déplacements sont réduits au minimum. Les rares fois où l'Algérienne abandonne la ville, c'est presque toujours à l'occasion d'un événement, soit exceptionnel (mort d'un parent habitant une localité voisine), soit plus souvent visites traditionnelles intra-familiales pour les fêtes religieuses, soit pèlerinage... Dans ce cas, la ville européenne est traversée en voiture, la plupart du temps de bon matin. L'Algérienne, la jeune Algérienne – en dehors de quelques rares étudiantes (qui n'ont d'ailleurs jamais la même désinvolture aisée que leurs homologues européennes) –, dans la ville européenne, doit vaincre une multiplicité d'interdits internes, de craintes organisées subjectivement, d'émotions. Elle doit à la fois affronter le monde essentiellement hostile de l'occupant et les forces de police mobilisées, vigilantes, efficaces. L'Algérienne, à chaque entrée dans la ville européenne, doit remporter une victoire sur elle-même, sur ses craintes infantiles. Elle doit reprendre l'image de l'occupant fichée quelque part dans son esprit et dans son corps, pour la remodeler, amorcer le travail capital d'érosion

de cette image, la rendre inessentielle, lui enlever de sa vergogne, la désacraliser.

Les coups de canif au colonialisme, d'abord subjectifs, sont le résultat d'une victoire du colonisé sur sa vieille peur et sur le désespoir ambiant distillé jour après jour par un colonialisme qui s'est installé dans une *perspective d'éternité*.

La jeune Algérienne, chaque fois qu'elle est requise, établit une liaison. Alger n'est plus la ville arabe, mais la zone autonome d'Alger, le système nerveux du dispositif ennemi. Oran, Constantine développent leurs dimensions. L'Algérien, en déclenchant la lutte, desserre l'état qui se resserrait autour des villes indigènes. D'un point à l'autre d'Alger, du Ruisseau à Hussein-Dey, d'El-Biar à la rue Michelet, la révolution crée de nouvelles liaisons. C'est la femme algérienne, la jeune fille algérienne qui, dans une proportion de plus en plus forte, assumera ces tâches.

Porteuses de messages, d'ordres verbaux compliqués, appris par cœur quelquefois par des femmes sans aucune instruction, telles sont quelques-unes des missions qui sont confiées à la femme algérienne.

Mais aussi, elle doit faire le guet une heure durant, souvent davantage, devant une maison où a lieu un contact entre responsables.

Au cours de ces minutes interminables où il faut éviter de rester en place car on attire l'attention, éviter de trop s'éloigner car on est responsable de la sécurité des frères à l'intérieur, il est fréquent de constater des scènes tragico-comiques. Cette jeune Algérienne dévoilée qui « fait le trottoir » est très souvent remarquée par des jeunes qui se comportent comme tous les jeunes gens du monde, mais avec une teinte particulière, conséquence de l'idée qu'habituellement on se fait d'une dévoilée. Réflexions désagréables, obscènes, humiliantes. Quand de telles choses arrivent, il faut serrer les dents, faire quelques mètres, échapper aux passants qui attirent l'attention sur vous, qui donnent aux autres passants l'envie soit de faire comme eux, soit de prendre votre défense. Ou bien c'est avec vingt, trente,

quarante millions que la femme algérienne se déplace, portant l'argent de la révolution dans son sac ou dans une petite valise, cet argent qui servira à subvenir aux besoins des familles de prisonniers ou à acheter des médicaments et des vivres à l'intention des maquis.

Cet aspect de la révolution a été mené par la femme algérienne avec une constance, une maîtrise de soi et un succès incroyables. En dépit des difficultés internes, subjectives et malgré l'incompréhension quelquefois violente d'une partie de la famille, l'Algérienne assumera toutes les tâches à elle confiées.

Mais progressivement les choses vont se compliquer. C'est ainsi que les responsables qui se déplacent et qui font appel aux femmes-éclaireurs, aux jeunes filles ouvreuses de route, ne sont plus des hommes politiques nouveaux, inconnus encore des services de police. Dans les villes commencent à transiter d'authentiques chefs militaires en déplacement. Ceux-là sont connus, recherchés. Il n'y a pas un commissaire de police qui ne possède leur photo sur son bureau.

Ces militaires qui se déplacent, ces combattants, ont toujours leurs armes. Il s'agit de pistolets-mitrailleurs, de revolvers, de grenades, quelquefois les trois à la fois. C'est après maintes réticences que le responsable politique arrive à faire admettre à ces hommes, qui ne sauraient accepter d'être faits prisonniers, de confier à la jeune fille chargée de les précéder, leurs armes, à charge pour eux, si la situation se complique, de les récupérer immédiatement. Le cortège s'avance donc en pleine ville européenne. À cent mètres une jeune fille, une valise à la main et derrière deux ou trois hommes l'aspect détendu. Cette jeune fille qui est le phare et le baromètre du groupe, rythme le danger. Arrêt-départ-arrêt-départ, et les voitures de police qui se succèdent dans les deux sens, et les patrouilles, etc.

De temps à autre, avoueront les militaires une fois la mission terminée, le désir fut fort en nous de récupérer notre mallette, car nous avons peur d'être pris de court et de ne pas avoir le temps de nous défendre. Avec cette phase, la femme algérienne s'enfonce un peu plus dans la chair de la révolution.

Mais c'est à partir de 1956 que son activité prend des dimensions véritablement gigantesques. Devant répondre coup sur coup au massacre des civils algériens dans les montagnes et dans les villes, la direction de la révolution se voit acculée, si elle ne veut pas voir la terreur prendre au ventre le peuple, à adopter des formes de lutte jusque-là écartées. On n'a pas suffisamment analysé ce phénomène, on n'a pas suffisamment insisté sur les raisons qui amènent un mouvement révolutionnaire à choisir cette arme qui s'appelle le terrorisme.

Pendant la résistance française, le terrorisme visait des militaires, des Allemands en occupation, ou les installations stratégiques de l'ennemi. La technique du terrorisme est la même. Attentats individuels ou attentats collectifs par bombes ou déraillements de trains. Dans la situation coloniale, précisément en Algérie où le peuplement européen est important et où les milices territoriales ont rapidement engagé le postier, l'infirmier et l'épicier dans le système répressif, le responsable de la lutte se trouve confronté à une situation absolument nouvelle.

Personne ne prend facilement la décision de faire tuer un civil dans la rue. Personne n'arrête sans drame de conscience la pose d'une bombe dans un lieu public.

Les responsables Algériens qui, compte tenu de l'intensité de la répression et du caractère forcené de l'oppression, supposaient pouvoir répondre sans problèmes de conscience graves, aux coups, découvriraient que les crimes les plus horribles ne constituent pas une excuse suffisante à certaines décisions.

Plusieurs fois, des responsables sont revenus sur des projets ou même ont rappelé à la dernière minute le *fidai* chargé de placer la bombe. Il y avait bien sûr, pour expliquer ces hésitations, le souvenir de civils tués ou affreusement blessés. Il y avait le souci politique de ne pas faire certains gestes qui risquaient de dénaturer la cause de la liberté. Il y avait aussi la peur que les Européens, travaillant avec le Front, ne soient atteints au cours de ces attentats. Donc triple souci, de ne pas amonceler les victimes quelquefois innocentes, souci de ne pas donner une image fautive de la révolution, et souci enfin de

maintenir de son côté les démocrates français, les démocrates de tous les pays du monde et les Européens d'Algérie attirés par l'idéal national algérien.

Or les massacres d'Algériens, les razzias dans les campagnes renforcent l'assurance des civils européens, semblent consolider le statut colonial et injectent l'espoir dans le monde colonialiste. Les Européens qui, à la suite de certaines actions militaires de l'Armée nationale algérienne, à la faveur de la lutte du peuple algérien, avaient mis une sourdine à leur racisme et à leur insolence retrouvent leur vieille morgue, le mépris traditionnel.

Je me souviens de cette buraliste de Birtouta, qui, le jour de l'interception de l'avion transportant les cinq membres du Front de libération nationale, brandissait de son magasin leurs photos en hurlant : « On les a eus, on leur coupera ce que je pense. »

Chaque coup porté à la révolution, chaque massacre perpétré par l'adversaire renforce la férocité des colonialistes et cerne de toutes parts le civil algérien.

Des trains chargés de militaires français, la marine française, dans les rades d'Alger et de Philippeville, qui manœuvre et qui bombarde, les avions à réaction, les miliciens qui font irruption dans les douars et qui liquident sans compter les hommes algériens, tout cela contribue à donner au peuple l'impression qu'il n'est pas défendu, qu'il n'est pas protégé, que rien n'a changé et que les Européens peuvent faire ce qu'ils veulent. C'est la période au cours de laquelle on entend des Européens déclarer dans les rues : « Que chacun de nous en prenne dix et les bousille et vous verrez que le problème sera vite résolu. » Et le peuple algérien, surtout celui des villes, voit cette jactance écla-bousser sa douleur et constate l'impunité de ces criminels qui ne se cachent pas. On peut effectivement demander à tout Algérien, toute Algérienne d'une ville de nommer les tortionnaires et les assassins de la région.

À partir d'un certain moment, une partie du peuple admet le doute dans son esprit et se demande si vraiment il est possible de résister quantitativement et qualitativement aux offensives de l'occupant.

La liberté mérite-t-elle que l'on pénètre dans ce circuit énorme du terrorisme et du contre-terrorisme ? Cette disproportion n'exprime-t-elle pas l'impossibilité d'échapper à l'oppression ?

Cependant, une autre partie du peuple s'impatiente et veut stopper l'avantage que prend l'ennemi dans la voie de la terreur. La décision de frapper individuellement et nommément l'adversaire ne peut plus être écartée. Tous les prisonniers « abattus en tentant de prendre la fuite », les cris des suppliciés exigent que soient adoptées de nouvelles formes de combat.

Ce sont d'abord les policiers et les lieux de réunion des colonialistes (cafés à Alger, Oran, Constantine) qui seront visés. Dès lors, l'Algérienne s'enfonce de façon totale, avec opiniâtreté, dans l'action révolutionnaire. C'est elle qui, dans son sac transporte les grenades et les revolvers qu'un *fidai* prendra à la dernière minute, devant le bar, ou au passage du criminel désigné. Au cours de cette période, les Algériens, surpris dans la ville européenne sont impitoyablement interpellés, arrêtés, fouillés.

C'est pourquoi il faut suivre le cheminement parallèle de cet homme et de cette femme, de ce couple qui porte la mort à l'ennemi, la vie à la révolution. L'un appuyant l'autre, mais apparemment étrangers l'un à l'autre. L'une transformée radicalement en Européenne, pleine d'aisance et de désinvolture, insoupçonnable, noyée dans le milieu, et l'autre, étranger, tendu, s'acheminant vers son destin.

Le *fidai* algérien, à l'inverse des déséquilibrés anarchistes rendus célèbres par la littérature, ne se drogue pas. Le *fidai* n'a pas besoin d'ignorer le danger, d'obscurcir sa conscience ou d'oublier. Le « terroriste » dès qu'il accepte une mission, laisse entrer la mort dans son âme. C'est avec la mort qu'il a désormais rendez-vous. Le *fidai*, lui, a rendez-vous avec la vie de la révolution, et sa propre vie. Le *fidai* n'est pas un sacrifié. Certes, il ne recule pas devant la possibilité de perdre sa vie pour l'indépendance de la Patrie, mais à aucun moment il ne choisit la mort.

Si la décision est prise de tuer tel commissaire de police tortionnaire ou tel chef de file colonialiste, c'est que ces hommes constituent un obstacle à la progression de la révolution. Froger, par exemple, symbolise une tradition colonialiste et une méthode inaugurée à Sétif et à Guelma en 1954<sup>1</sup>. De plus, la prétendue force de Froger cristallise la colonisation et autorise les espoirs et ceux qui commençaient à douter de la véritable solidité du système. C'est autour d'hommes comme Froger que se réunissent et s'entre-encouragent les voleurs et les assassins du peuple algérien. Cela, le *fidai* le sait et la femme qui l'accompagne, sa femme-arsenal, également.

Porteuse de revolvers, de grenades, de centaines de fausses cartes d'identité ou de bombes, la femme algérienne dévoilée évolue comme un poisson dans l'eau occidentale. Les militaires, les patrouilles françaises lui sourient au passage, des compliments sur son physique fusent çà et là, mais personne ne soupçonne que dans ses valises se trouve le pistolet-mitrailleur qui, tout à l'heure, fauchera quatre ou cinq membres d'une des patrouilles.

Il faut revenir à cette jeune fille, hier dévoilée, qui s'avance dans la ville européenne sillonnée de policiers, de parachutistes, de miliciens. Elle ne rase plus les murs comme elle avait tendance à le faire avant la révolution. Appelée constamment à s'effacer devant un membre de la société dominante, l'Algérienne évitait le centre du trottoir qui, dans tous les pays du monde revient de droit à ceux qui commandent.

Les épaules de l'Algérienne dévoilée sont dégagées. La démarche est souple et étudiée : ni trop vite ni trop lentement ; les jambes sont nues, non prises dans le voile, livrées à elles-mêmes et les hanches sont « à l'air libre ».

Le corps de la jeune Algérienne, dans la société traditionnelle, lui est révélé par la nudité et le voile. Le voile recouvre

1. Froger, l'un des chefs de file colonialistes. Exécuté par un *fidai* à la fin de 1956.

le corps et le discipline, le tempère, au moment même où il connaît sa phase de plus grande effervescence, le voile protège, rassure, isole. Il faut avoir entendu les confessions d'Algériennes ou analyser le matériel onirique de certaines dévoilées récentes, pour apprécier l'importance du voile dans le corps vécu de la femme. Impression de corps déchiqueté, lancé à la dérive ; les membres semblent s'allonger indéfiniment. Quand l'Algérienne doit traverser une rue, pendant longtemps il y a erreur de jugement sur la distance exacte à parcourir. Le corps dévoilé paraît s'échapper, s'en aller en morceaux. Impression d'être mal habillée, voire d'être nue. Incomplétude ressentie avec une grande intensité. Un goût anxieux d'inachevé. Une sensation effroyable de se désintégrer. L'absence du voile altère le schéma corporel de l'Algérienne. Il lui faut inventer rapidement de nouvelles dimensions à son corps, de nouveaux moyens de contrôle musculaire. Il lui faut se créer une démarche de femme-dévoilée-dehors. Il lui faut briser toute timidité, toute gaucherie (car on doit passer pour une Européenne tout en évitant la surenchère, la trop grande coloration, ce qui retient l'attention). L'Algérienne qui entre toute nue dans la ville européenne réapprend son corps, le réinstalle de façon totalement révolutionnaire. Cette nouvelle dialectique du corps et du monde est capitale dans le cas de la femme<sup>1</sup>.

1. La femme, qui, avant la révolution ne sort jamais de la maison, si elle n'est accompagnée de sa mère, ou de son mari, va se voir confier des missions précises : comme de se rendre d'Oran à Constantine ou Alger. Pendant plusieurs jours, toute seule, transportant des directives d'une importance capitale pour la révolution, elle prend le train, couche dans une famille inconnue, chez des militants. Il faut là aussi se déplacer en harmonie, car l'ennemi observe les ratés. Mais l'importance ici est que le mari ne fait aucune difficulté pour laisser partir sa femme en mission. Sa fierté, au contraire sera de dire, au retour de l'agent de liaison : « Tu vois, tout s'est bien passé en ton absence. » La vieille jalousie de l'Algérien, sa méfiance « congénitale » ont fondu au contact de la révolution. Il faut signaler aussi que des militants recherchés se réfugient chez d'autres militants non encore identifiés par l'occupant. Dans ces conditions, pendant toute la journée, c'est la femme, qui, seule avec le réfugié, lui procure la nourriture, la presse, le courrier. À aucun moment,

Mais l'Algérienne n'est pas seulement en conflit avec son corps. Elle est maillon, essentiel quelquefois, de la machine révolutionnaire. Elle porte des armes, connaît des refuges importants. Et c'est en fonction des dangers concrets qu'elle affronte qu'il faut comprendre les victoires insurmontables qu'elle a dû remporter pour pouvoir dire à son responsable, à son retour : « Mission terminée... RAS<sup>1</sup>. »

Une autre difficulté qui mérite d'être signalée est apparue dès les premiers mois d'activité féminine. Au cours de ses déplacements, il arrive en effet que la femme algérienne dévoilée soit vue par un parent ou un ami de la famille. Le père et assez rapidement prévenu. Le père hésite naturellement à accorder foi à ces allégations. Puis les rapports se multiplient. Des personnes différentes affirment avoir aperçu « Zohra ou Fatima dévoilée, marchant comme une... Mon Dieu protégez-nous ». Le père décide alors d'exiger des explications. Dès les premières paroles, il s'arrête. Au regard ferme de la jeune fille, le père comprend que l'engagement dans l'action est ancien. La vieille peur du déshonneur est balayée par une nouvelle peur toute fraîche et froide, celle de la mort au combat ou de la torture de la jeune fille. La famille tout entière derrière la fille, le père algérien, l'ordonnateur de toutes choses, le fondateur de toute valeur, sur les traces de la fille, s'infiltrèrent, sont engagés dans la nouvelle Algérie.

---

là non plus, n'apparaît une quelconque méfiance ou une crainte. Engagé dans la lutte, le mari ou le père découvre de nouvelles perspectives sur les rapports entre sexes. Le militant découvre la militante et conjointement ils créent de nouvelles dimensions à la société algérienne.

1. Nous procédons ici à une description des attitudes. Il y a par contre tout un travail à faire sur le rôle de la femme dans la révolution. La femme à la ville, dans le djebel, dans les administrations ennemies, la prostituée et les renseignements qu'elle obtient, la femme en prison, sous les tortures, devant la mort, devant les tribunaux. Toutes ces rubriques doivent révéler, après dépouillement, un nombre incalculable de faits essentiels pour l'histoire de la lutte nationale.

Voile enlevé puis remis, voile instrumentalisé, transformé en technique de camouflage, en moyen de lutte. Le caractère quasi tabou pris par le voile dans la situation coloniale disparaît presque complètement au cours de la lutte libératrice. Même les Algériennes non activement intégrées dans la lutte prennent l'habitude d'abandonner le voile. Il est vrai que dans certaines conditions, surtout à partir de 1957, le voile réapparaît. Les missions deviennent en effet de plus en plus difficiles. L'adversaire sait maintenant, certaines militantes ayant parlé sous la torture, que des femmes très européanisées d'aspect jouent un rôle fondamental dans la bataille. De plus, certaines Européennes d'Algérie sont arrêtées et c'est le désarroi de l'adversaire qui s'aperçoit que son propre dispositif s'écroule. La découverte par les autorités françaises de la participation d'Européens à la lutte de libération fut l'une des dates de la révolution algérienne<sup>1</sup>. À partir de ce jour, les patrouilles françaises interpellent toute personne. Européens et Algériens sont également suspects. Les limites historiques s'effritent et disparaissent. Toute personne qui possède un paquet est invitée à le défaire et à en montrer le contenu. N'importe qui peut demander des comptes à n'importe qui sur la nature d'un colis transporté à Alger, Philippeville ou Baïna. Dans ces conditions, il devient urgent de dissimuler le paquet aux regards de l'occupant et de se couvrir à nouveau du *haïk* protecteur.

Ici encore, il faut réapprendre une nouvelle technique. Porter sous le voile un objet assez lourd, « très dangereux à manipuler », a dit le responsable et donner l'impression d'avoir les mains libres, qu'il n'y a rien sous ce *haïk*, sinon une pauvre femme ou une insignifiante jeune fille. Il ne s'agit plus seulement de se voiler. Il faut se faire une telle « tête de Fatma » que le soldat soit rassuré : celle-ci est bien incapable de faire quoi que ce soit.

Très difficile. Et les policiers qui interpellent juste à trois mètres de vous une femme voilée qui ne semble pas particuliè-

---

1. Voir chapitre 5.

rement suspecte. Et la bombe, on a deviné à l'expression pathétique du responsable qu'il s'agissait de cela, ou le sac de grenades, retenus au corps par tout un système de ficelles et de courroies. Car les mains doivent être libres, nues exhibées, présentées humblement et niaisement aux militaires pour qu'ils n'aillent pas plus loin. Montrer les mains vides et apparemment mobiles et libres est le signe qui désarme le soldat ennemi.

Le corps de l'Algérienne qui, dans un premier temps s'est dépouillé, s'enfle maintenant. Alors que dans la période antérieure, il fallait élaner ce corps, le discipliner dans le sens de la prestance ou de la séduction, ici il faut l'écraser, le rendre difforme, à l'extrême le rendre absurde. C'est, nous l'avons vu, la phase des bombes, des grenades, des chargeurs de mitraillettes.

Or l'ennemi est prévenu et, dans les rues, c'est le tableau classique de femmes algériennes collées au mur, sur le corps desquelles on promène inlassablement les fameux détecteurs magnétiques, les « poêles à frire ». Toute femme voilée, toute Algérienne devient suspecte. Il n'y a pas de discrimination. C'est la période au cours de laquelle, hommes, femmes, enfants, tout le peuple algérien expérimente tout à la fois son unité, sa vocation nationale et la refonte de la nouvelle société algérienne.

Ignorant ou feignant d'ignorer ces conduites novatrices, le colonialisme français réédite à l'occasion du 13-Mai sa classique campagne d'occidentalisation de la femme algérienne. Des domestiques menacées de renvoi, de pauvres femmes arrachées de leurs foyers, des prostituées sont conduites sur la place publique et *symboliquement* dévoilées aux cris de : « Vive l'Algérie française ! » Devant cette nouvelle offensive réapparaissent les vieilles réactions. Spontanément et sans mot d'ordre, les femmes algériennes dévoilées depuis longtemps reprennent le *haïk*, affirmant ainsi qu'il n'est pas vrai que la femme se libère sur l'invitation de la France et du général de Gaulle.

Derrière ces réactions psychologiques, sous cette réponse immédiate et peu différenciée, il faut toujours voir l'attitude

globale de refus des valeurs de l'occupant, même si objectivement ces valeurs gagneraient à être choisies. C'est faute d'avoir saisi cette réalité intellectuelle, cette disposition caractérielle (c'est la fameuse sensibilité du colonisé) que les colonisateurs ragent de toujours « leur faire du bien malgré eux ». Le colonialisme veut que tout vienne de lui. Or la dominante psychologique du colonisé est de se crispier devant toute invitation du conquérant. En organisant la fameuse cavalcade du 13-Mai, le colonialisme a obligé la société algérienne à retrouver des méthodes de lutte déjà dépassées.

Dans un certain sens, les différentes cérémonies ont provoqué un retour en arrière, une régression.

Le colonialisme doit accepter que des choses se fassent sans son contrôle, sans sa direction. On se souvient de la phrase prononcée dans une assemblée internationale par un homme politique africain. Répondant à la classique excuse de l'immaturation des peuples coloniaux et de leur incapacité à se bien administrer, cet homme réclamait pour les peuples sous-développés « le droit de se mal gouverner ». Les dispositions doctrinales du colonialisme dans sa tentative de justifier le maintien de sa domination acculent presque toujours le colonisé à des contre-propositions tranchées, rigides, statiques.

Après le 13-Mai, le voile est repris, mais définitivement dépouillé de sa dimension exclusivement traditionnelle.

Il y a donc un dynamisme historique du voile très concrètement perceptible dans le déroulement de la colonisation en Algérie. Au début, le voile est mécanisme de résistance, mais sa valeur pour le groupe social demeure très forte. On se voile par tradition, par séparation rigide des sexes, mais aussi parce que l'occupant *veut dévoiler l'Algérie*. Dans un deuxième temps, la mutation intervient à l'occasion de la révolution et dans des circonstances précises. Le voile est abandonné au cours de l'action révolutionnaire. Ce qui était souci de faire échec aux offensives psychologiques ou politiques de l'occupant devient moyen, instrument. Le voile aide l'Algérienne à répondre aux questions nouvelles posées par la lutte.

L'initiative des réactions du colonisé échappe aux colonialistes. Ce sont les exigences du combat qui provoquent dans la société algérienne de nouvelles attitudes, de nouvelles conduites, de nouvelles modalités d'apparaître.

---

## Annexe : les femmes dans la révolution

Ce texte paru dans *Résistance algérienne* du 16 mai 1957, indique la conscience que les responsables du Front de libération nationale ont toujours eue du rôle important de la femme algérienne dans la révolution.

Sur la terre algérienne qui se libère chaque jour un peu plus de l'étreinte colonialiste, on assiste à une dislocation des vieux mythes.

Parmi les « choses incompréhensibles » du monde colonial, était cité abondamment le cas de la femme algérienne. Les études des sociologues, des islamologues, des juristes abondent en considérations sur la femme algérienne.

Tour à tour décrite comme esclave de l'homme ou comme souveraine incontestée du foyer, le statut de l'Algérienne fait question pour les théoriciens.

D'autres, pareillement autorisés, affirment que la femme algérienne « rêve de se libérer », mais qu'un patriarcat rétrograde et sanginaire s'oppose à ce désir légitime. La lecture des derniers débats à l'Assemblée nationale française indique le prix qui est attaché à une approche cohérente de ce « problème ». La majorité des interpellateurs évoquent le drame de l'Algérienne et réclament sa promotion. Seul moyen, ajoute-t-on, de désarmer la rébellion. C'est une donnée constante chez les intellectuels colonialistes que de transformer le système colonial en « cas sociologique ». Tel pays, dira-t-on, appelait, sollicitait la conquête. C'est ainsi, pour prendre un exemple célèbre, que l'on a décrit un complexe de dépendance chez le Malgache.

La femme algérienne, elle, est « inaccessible, ambivalente, à composante masochiste ». Des conduites précises sont décrites qui illustrent ces différentes caractéristiques. La vérité est que l'étude

d'un peuple occupé, soumis militairement à une domination implacable, requiert des garanties difficilement réunies. Ce n'est pas le sol qui est occupé. Ce ne sont pas les ports ni les aérodromes. Le colonialisme français s'est installé au centre même de l'individu algérien et y a entrepris un travail soutenu de ratissage, d'expulsion de soi-même, de mutilation rationnellement poursuivie.

Il n'y a pas une occupation du terrain et une indépendance des personnes. C'est le pays global, son histoire, sa pulsation quotidienne qui sont contestés, défigurés, dans l'espoir d'un définitif anéantissement. Dans ces conditions, la respiration de l'individu est une respiration observée, occupée. C'est une respiration de combat.

Dès lors, les valeurs réelles de l'occupé acquièrent rapidement l'habitude d'exister clandestinement. Face à l'occupant, l'occupé apprend à se cacher, à ruser. Au scandale de l'occupation militaire, il oppose un scandale du contact. Toute rencontre de l'occupé avec l'occupant est mensonge.

L'Algérienne, en quarante-huit heures, a bousculé toutes les pseudo-vérités que des années d'« études sur le terrain » avaient, pouvait-on croire, amplement confirmées. Certes, la révolution algérienne a provoqué une modification objective des attitudes et des perspectives. Mais le peuple algérien n'avait jamais désarmé. Le 1<sup>er</sup> novembre 1954 n'a pas été le réveil du peuple, mais le signal qu'il attendait pour se mettre en branle, pour expérimenter en plein jour une tactique acquise, et solidement renforcée au cours de la belle période franco-musulmane.

L'Algérienne, comme ses frères, avait minutieusement monté des mécanismes de défense qui lui permettent aujourd'hui de jouer un rôle capital dans la lutte libératrice.

Et d'abord le fameux statut de l'Algérienne. Sa prétendue claustration, sa radicale mise à l'écart, son humilité, son existence silencieuse confinée à une quasi-absence. Et la « société musulmane » qui ne lui a fait aucune place, amputant sa personnalité, ne lui permettant ni épanouissement ni maturité, la maintenant dans un perpétuel infantilisme.

De telles affirmations, éclairées par des « travaux scientifiques » reçoivent aujourd'hui la seule contestation valable : l'expérience révolutionnaire.

L'amour du foyer si ardent chez l'Algérienne n'est pas limitation de l'univers. Ce n'est pas haine du soleil ou des rues ou des spectacles. Ce n'est pas fuite du monde.

C'est que, dans les conditions normales, un double courant doit exister entre la famille et l'ensemble social. Le foyer fonde la vérité sociale, mais la société authentifie et légitime la famille. La structure coloniale est la négation même de cette réciprocité justification. La femme algérienne, en s'imposant pareille restriction, en choisissant une forme d'existence limitée dans l'espace, approfondissait sa conscience de lutte et se préparait pour le combat.

Cette fermeture, ce rejet d'une structure imposée, ce repliement sur le noyau fécond qui représente une existence rétrécie, mais cohérente, constituent pendant longtemps la force fondamentale de l'occupé. Seule la femme, à l'aide de techniques conscientes, préside à la mise en place du dispositif. L'essentiel est que l'occupant bute constamment sur un front unifié. D'où l'allure sclérosée que doit revêtir la tradition.

En réalité, l'effervescence et l'esprit révolutionnaires sont entretenus par la femme au foyer. C'est que la guerre révolutionnaire n'est pas une guerre d'hommes.

Ce n'est pas une guerre faite avec une active et des réserves. La guerre révolutionnaire, telle que la mène le peuple algérien est une guerre totale où la femme ne fait pas que tricoter ou pleurer le soldat. La femme algérienne est au cœur du combat. Arrêtée, torturée, violée, abattue, elle atteste de la violence de l'occupant et de son inhumanité.

Infirmière, agent de liaison, combattante, elle témoigne de la profondeur et de la densité de la lutte.

Nous parlerons aussi du fatalisme de la femme, de son absence de réaction devant l'adversité, de son inaptitude à mesurer la gravité des événements. Ce qui est maintien inconditionnel du sourire, persistance d'un espoir apparemment infondé, refus de plier les genoux, est assimilé à une inintelligence des faits.

L'humour qui est appréciation rigoureuse de l'événement est inaperçu de l'occupant. Et le courage que manifeste la femme algérienne dans la lutte n'est pas une création inattendue ou le résultat d'une mutation. C'est la réplique de l'humour dans la phase insurrectionnelle.

La place de la femme dans la société algérienne est indiquée avec une telle véhémence que l'on s'explique facilement le désarroi de l'occupant. C'est que la société algérienne se révèle n'être pas la société sans femmes que l'on avait si bien décrite.

Côte à côte avec nous, nos sœurs bousculent un peu plus le dispositif ennemi et liquident définitivement les vieilles mystifications.

## II

« ICI LA VOIX DE L'ALGÉRIE... »